
Vendredi ou les limbes de l'ethnologie

*Silvia Catalano**

Instituto Superior del Profesorado «Dr. Joaquín V. González»
Argentina

Sans avoir la prétention de corriger le titre si justement déterminé par Michel Tournier, on aurait envie d'en choisir un autre pour débiter ces lignes: « Vendredi ou les limbes de l'ethnologie ». Et ce, non pas dans un souci de faire mieux mais dans le seul but d'accorder à ce livre toute la valeur socioculturelle qu'il recèle. En effet, cette histoire publiée en 1967 et ayant reçu le Grand Prix du roman de l'Académie française la même année s'annonce de par son titre originel (*Vendredi ou les limbes du Pacifique*) comme la réécriture du roman d'aventures de Daniel Defoe sur Robinson Crusoé, publié en 1719. Or, rien n'est plus injuste. Le fait qu'un grand auteur comme Tournier reprenne l'intrigue de son prédécesseur anglais, revendique un schéma narratif simple (situation initiale, élément perturbateur, péripéties, élément de résolution et situation finale) et respecte la donnée de Defoe nous porte à nous pencher sur les ressemblances et les différences entre les deux récits.

La vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé de York marin, qui vécut 28 ans sur une île déserte sur la côte de l'Amérique, près de l'embouchure du grand fleuve Orénoque, à la suite d'un naufrage où tous périrent à l'exception de lui-même, et comment il fut délivré d'une manière tout aussi étrange par des pirates. Écrit par lui-même est un livre perçu par le lecteur comme l'éloge de la volonté du personnage pour maîtriser la nature. Chaque acte est une leçon de vie chrétienne. Crusoé se croit puni pour avoir désobéi à son père mais la fin heureuse

* Licenciada en Lengua Francesa por la Universidad del Museo Social. Profesora en Lengua Francesa por el ISP «Dr. Joaquín V. González». Correo electrónico: silviabcatalano@hotmail.com
Ideas, I, 1 (2015), pp. 163-167

© Universidad del Salvador. Escuela de Lenguas Modernas. Instituto de Investigaciones en Lenguas Modernas. ISSN 2469-0899

prouve qu'il a su être le maître de son destin. S'il partage son temps avec Vendredi, celui-ci n'est pas moins son inférieur. La morale dogmatique est blanche ; l'émotion et la spontanéité sont noires. L'histoire de Defoe n'est pas qu'un roman d'aventures, c'est un conte qui selon sa préface est destiné à instruire les hommes dans la sagesse de Dieu.

Le récit de Tournier dote Robinson d'une dimension ethnologique, une conception des valeurs qui lui est propre. C'est par l'analyse de l'évolution de ce personnage que nous voulons justifier le titre de cette approche. Procédons donc à l'étude de la métamorphose du héros.

Le Pacifique est un lieu immense et mystérieux. L'île déserte, certes un lieu mythique en littérature, n'est pas que le cadre spatial de cette aventure, l'auteur en fait un personnage à part entière qui accompagne le voyage initiatique de Robinson et entraîne une évolution spirituelle qui confirme toute la richesse du personnage.

Le marin qui atteint les côtes de « île de la désolation » (Tournier, 1972, p.18) éprouve un sentiment de répulsion envers ces terres dans lesquelles il sera confronté à l'expérience extrême de la solitude.

En vérité il éprouvait une insurmontable répugnance pour tout ce qui pouvait ressembler à des travaux d'installation dans l'île. Non seulement il persistait à croire que son séjour ici ne pourrait être de longue durée, mais, par une crainte superstitieuse, il lui semblait qu'en faisant quoi que ce fut pour organiser sa vie sur les rivages, il renonçait aux chances qu'il avait d'être rapidement recueilli. Tournant le dos obstinément à la terre, il n'avait d'yeux que pour la surface bombée et métallique de la mer d'où viendrait le salut. (Tournier, 1972, pp. 21-22)

Or le bateau tellement attendu n'arrive pas et force est de constater qu'un changement d'attitude s'impose : Robinson surmonte sa répugnance et se tourne vers l'intérieur des terres : « Je ne triompherai de la déchéance que dans la mesure au contraire où je saurai

accepter mon île et me faire accepter par elle ». (Tournier, 1972, p.55) Remarquons combien l'utilisation du possessif « mon » contribue à véhiculer ce changement opéré chez le naufragé. Lorsque la tristesse due à l'échec de L'évasion (l'embarcation de fortune avec laquelle il espérait atteindre la côte chilienne) s'est estompée, Robinson a eu l'esprit libre pour s'adonner à la construction de Spéranza, « une terre sauvage qu'il aurait su maîtriser, puis apprivoiser pour en faire un milieu tout humain. » (Tournier, 1972, p. 51) Cette transformation ne s'effectue pas sans douleur et c'est par là que Robinson rejoint l'éternel humain : « Mais aurais-je la force de mener à bien cette tâche formidable ? Cette dose massive de rationalité que je veux administrer à Spéranza, en trouverais-je la source en moi-même ? » (Tournier, 1972, pp. 71-72) Ces méditations sont celles du commun des mortels qui hésite devant la démesure du défi. Une fois l'abandon surmonté, Robinson va s'accrocher à la vie, il va inventer l'organisation du travail et la structuration du temps prenant appui sur les textes bibliques qu'il a sauvés du naufrage. Toute la rigidité de sa personnalité empreinte de religion chrétienne sera mise au service de son projet. Les Quakers sont austères. Le mécanisme a pris son élan.

Dès lors Robinson s'appliqua à vivre de rien tout en travaillant à une exploitation intense des ressources de l'île. Il défricha et enseigna des hectares entiers de prairies et de forêts, repiqua tout un champ de navets, de raves et d'oseille, espèce qui végétaient sporadiquement dans le Sud, protégea contre les oiseaux et les insectes des plantations de palmiers à choux, installa vingt ruches que les premières abeilles commencèrent à coloniser, creusa au bord du littoral des viviers d'eau douce et d'eau de mer dans lesquels il élevait des brèmes, des anges de mer, des cavaliers et même des écrevisses de mer. Il constitua d'énormes provisions de fruits secs, de viande fumée, de poissons salés et de petits fromages durs et friables comme de la craie, mais d'une conservation indéfinie. Il découvrit enfin un procédé pour produire une sorte de sucre grâce auquel il put faire des confitures et des conserves de fruits confits. (Tournier, 1972, pp. 66-67)

Le Robinson faible et perdu de la première heure a cédé la place à un organisateur, un « législateur, le Gouverneur » de l'île. (Tournier, 1972, p. 76) Toute sa connaissance de l'île est consignée dans un cadastre et son effort laborieux a rempli la grotte de provisions qui pourraient nourrir un village. Petit à petit un processus de personnification de l'île s'amorce.

Il lui semblait d'ailleurs, en regardant d'une certaine façon la carte de l'île qu'il avait dessinée approximativement, qu'elle pouvait figurer le profil d'un corps féminin sans tête, une femme, oui, assise, les jambes repliées sous elle, dans une attitude où l'on n'aurait pu démêler ce qu'il y avait de soumission, de peur ou de simple abandon. (Tournier, 1972, p. 49)

Cette terre indissociable de son histoire personnelle devient mère et puis, épouse, dans un monde sans autrui.

Désormais, avec la bénédiction de la Bible, un lien plus fort et plus intime l'attachait à Spéranza. Il avait humanisé celle qu'il pouvait bien désormais appeler son épouse d'une façon incomparablement plus profonde que toutes les entreprises du Gouverneur. » (Tournier, 1972, p. 145)

Un beau jour, la routine de Robinson se voit altérée : il est témoin d'un rite qu'un groupe d'Araucans est venu réaliser sur les côtes de son île. Le hasard fait bien les choses et Robinson réussit à sauver la vie du condamné qui lui voue une reconnaissance sans bornes. Le nouvel habitant de l'île s'appellera Vendredi, trouvaille tout à fait convenable selon l'Anglais car « Vendredi » ne correspond pas vraiment à un nom de personne mais il ne s'agit pas non plus d'un nom de chose. Ce choix dépeint clairement la mentalité de l'époque : un maître blanc qui se sent naturellement supérieur et un serviteur métis qui se soumet à la volonté du plus fort. Vendredi, le sauvage, travaille avec discipline sous la houlette du civilisé mais sa nature l'emporte : en voulant sauver le chien, il anéantit les récoltes de Robinson, en fumant la pipe de celui-ci en cachette, il fait exploser la grotte et par là il réduit à zéro l'aménagement du territoire. L'île est désormais revenue à son

état naturel sans la moindre empreinte humaine. Catastrophe ou salut ?

Dès lors on ne peut plus parler de « territoire » mais de « terre » dans ce qu'elle a de plus élémentaire. La métamorphose de Robinson s'achève.

Ainsi Vendredi avait eu raison finalement d'un état de choses qu'il détestait de toutes ses forces. Certes il n'avait pas provoqué volontairement la catastrophe. Robinson savait depuis longtemps combien cette notion de volonté s'appliquait mal à la conduite de son compagnon. Moins qu'une volonté libre et lucide prenant ses décisions de propos délibéré, Vendredi était une nature dont découlaient des actes, et les conséquences de ceux-ci lui ressemblaient comme des enfants ressemblent à leur mère. Rien apparemment n'avait pu jusqu'ici influencer le cours de cette génération spontanée. Sur ce point particulièrement profond, il se rendait compte que son influence sur l'Araucan avait été nulle. Vendredi avait imperturbablement – et inconsciemment – préparé puis provoqué le cataclysme qui préludait à l'avènement d'une ère nouvelle. (Tournier, 1972, p. 200)

Cette ère marquera la fin du Robinson conquérant, il apprendra à vivre le présent sans regret pour le passé, sans souci de l'avenir. Du même coup notre protagoniste se déleste de son aspect patriarcal et sa nouvelle nature sauvage le rapproche de celui qui est, maintenant, son semblable. Loin derrière le marin pieux et avare qui est arrivé sur ces côtes.

Vers la fin de ce récit, l'auteur nous réserve encore une autre surprise : un point blanc à l'horizon du côté du levant. La longue-vue ne ment pas, le pavillon de l'Union Jack hissé à la corne d'artimon annonce l'arrivée de compatriotes. Vingt-huit ans se sont écoulés. Vingt-huit ans pendant lesquels Robinson a souffert, travaillé, chancelé et trouvé un nouvel équilibre. Vingt-huit ans pendant lesquels Robinson a réfléchi à la vie et à sa relation au monde. Le comportement des marins soi-disant civilisés lui rappelle des valeurs occidentales avec lesquelles il n'a plus d'attaches. Il n'aime pas l'idée de retourner « dans un monde d'usure, de poussière et de ruines ». (Tournier,

1972, p. 263). Chez Defoe, le long exil de Robinson s'achève un jour et il se réinsère dans le système mercantile dont il provenait sans regret pour la vie qu'il quitte. Chez Tournier, on découvre une dimension ethnologique qui dépasse le simple roman d'aventures. Tout compte fait, Robinson ne quittera jamais son île. Un homme nouveau est né.

Référence

Tournier, M. (1972). *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Paris : Éditions Gallimard.